

DEMARCHES D'ANIMATEURS CINEASTES

JACQUES DUEZ : 20 ANS DE DIALOGUE FILME AVEC DES ENFANTS

Jacques Duez nous le connaissons par ses surprenants dialogues avec des enfants qui apparaissent dans le vidéogramme « l'interview » de Wilbur Leguebe (vidéobus – GSARA). Nous souhaitons depuis longtemps mieux le connaître, lui qui concrétise si bien cette idée d'animateur – cinéaste en donnant la parole à une de ces minorités qui ont tant à dire et que l'on écoute si peu.

DDT : Jacques Duez, comment a commencé cette expérience ?

J.D : J'enseigne la morale dans le cycle primaire à Binche. Cela remonte à plus de vingt ans. Les pensées exprimées par les enfants dans les discussions que nous avons pendant les cours me surprenaient. Cela m'a donné l'envie d'enregistrer. ensuite, on pouvait réentendre, retravailler dessus. Cela donnait une approche plus distancée, plus rationnelle et donnait du poids à leur parole. Les enfants sont gourmands d'être reconnus comme personnes et pas comme enfants. Ensuite, j'ai commencé à filmer. La Maison de la Culture de Mons m'a fourni le matériel vidéo, ils y croyaient et cela m'a beaucoup aidé. Filmer nécessite une préparation. On ne peut intervenir avec la caméra qu'une fois que le groupe fonctionne bien, qu'il sent qu'il a quelque chose à dire. Ses confidences ne viennent que dans un climat de confiance. Les choses deviennent possible dès l'instant où tu parviens à faire fi des contraintes institutionnelles. La parole ne doit surtout pas être cotée. Ce que j'ai essayé de faire, en fabriquant ces documents et en collaborant par la suite avec l'université de Liège, télé M.B., la RTBF, c'est de montrer aux enfants que ce qu'ils disent, ce n'est pas du discours d'enfants. Vous êtes des individus. Ils se fait que la société vous considère comme n'ayant pas la possibilité d'influencer les choses, mais vous voyez bien qu'il y a des adultes qui sont attentifs à vos productions et qui se rendent compte qu'il faut travailler avec vous pour les choses qui vous concernent.

DDT : Ces documents sont donc diffusés...

J.D : Oui, et c'est important qu'ils le soient. Il faut que l'on se rende compte qu'on ne peut pas faire l'école sans les enfants. Actuellement tout se décide en dehors des premiers intéressés. Pourtant les enfants sont capables de penser. Ils apportent souvent des idées tout à fait pertinentes qui commencent à être perçues avec toute leur valeur dans le monde adulte, l'intérêt de l'université, de télé M.B., de la RTBF (vidéographie) en font foi.

DDT : Et L'école ?

J.D : Là personne ne s'y intéresse vraiment. Exemple : un groupe d'enfants parle des difficultés qui existent entre lui et son instituteur. On réfléchit sur la question et on réalise un document. Ensuite, on invite l'instituteur à visionner avec nous. Certains enseignants acceptent d'entrer dans le débat, d'autres pas. Mais il arrive souvent que les enfants se montrent plus constructifs, plus créatifs dans leurs propositions. Les enseignants restent souvent enfermés dans un rôle institutionnel. On a alors un dialogue très formaliste mais pas

de remise en question profonde. Je crois qu'il faut responsabiliser les enfants. Ils peuvent, si on leur permet, prendre part à la mise en place d'un enseignement mieux approprié ; ce que l'on cherche à faire mais généralement sans eux.

DDT : Cela te crée des problèmes avec l'institution ?

J.D. : J'ai la chance d'avoir affaire à un inspecteur qui apprécie mon travail. D'autre part, la diffusion des documents et la collaboration de l'université valent à cette expérience un certain respect. C'est une vraie garantie de liberté d'expression pour nous.

DDT : Comment choisissez-vous les thèmes ?

J.D. : Quand je vais à l'école, je ne vais pas enseigner. Je vais voir des gens. On va voir comment, sur tel problème, il vont réagir. Il y a des problèmes qui se posent à nous avec urgence, d'autres nous sont soumis par des correspondants.

Il faut que les problèmes posés soient de réels problèmes de réflexion et pas des exercices. Je travaille souvent avec ce qui surgit dans la discussion avec les enfants.

Ou alors, je lance un mot et à partir de ce mot, on va gamberger. Je saisis un mot, - tiens : liberté – qu'est ce que ça veut dire ? A partir de là, on peut soulever beaucoup de choses ! Ça peut être – Joeffrey, toi, tu as déjà été amoureux ? Joeffrey : « eh non, eh dis ! et puis, petit à petit, puisqu'on se connaît bien et qu'on s'aime bien, on arrive à des discours sur la vie affective tout à fait inattendus !

C'est ça qui est intéressant. Il ne faut pas vouloir enseigner les choses – oui, sans doutes, j'enseigne – mais il y a urgence que nous soyons enseignés par eux dans le cadre du cours de morale. Essayons de voir ce qu'ils pensent de nous, de l'école...

Je me dis parfois que je suis un ethnologue. Chaque enfant est une tribu et cette tribu, vierge de toute une série de choses va disparaître. Cette tribu, c'est aussi mon origine. Il est temps de savoir d'où je viens. Le gosse, je peux l'aider à devenir mais lui, il m'aide à me nettoyer de préjugés, de tics, d'incompéhension. L'échange n'est vrai qu'à partir du moment où chacun peut en tirer quelque chose. Le gosse est aussi important pour moi que moi pour lui.

DDT : Peut-on étendre cette approche aux autres enseignants ?

J.D. : J'ai les enfants 2 x 50 minutes par semaine. Les autres instituteurs les ont le reste du temps. S'ils prennent 15 minutes en début et en fin de journée pour discuter – comptes – ça leur en fait plus que moi !

DDT : Est ce que l'accès à la parole se distribue de la même manière que les résultats scolaires ?

J.D. : Pas nécessairement. Le plus apte à penser et à s'exprimer n'est pas nécessairement le premier de classe. Ce peut être le lieu où le cancre peut s'affirmer. Il y a parfois coïncidence, mais ce n'est pas évident.

DDT : Comment gères-tu cet accès à la parole, sa distribution ?

J.D. : Pour être sincère, le choix est de montrer que les enfants pensent. Je ne peux le faire qu'à partir du moment où ils parlent. Certains se taisent en attendant de pouvoir s'imposer par une pertinence. Ils savent qu'on fabrique un document. Lorsque le montage est fait, on risque fort, dans ma pratique – c'est sa limite – de retrouver ceux qui ont cette pertinence, la

manière et l'audace de la formuler. Pour les plus timides, ça prend parfois plusieurs années. Je pourrais interpellier ceux qui se taisent mais ce serait un autre travail. Je le fais parfois, mais je ne filme pas. On ne peut pas les forcer.

DDT : Et sur le plan technique ?

J.D. : J'utilise des moyens qui autorisent la diffusion. Je tourne en U-Matic et monte à télé M.B. en Béta. Je garde tous les documents. Pour le tournage, je dispose d'un petit moniteur de contrôle, ce qui me permet de vérifier d'un coup d'œil le cadrage et de rester dans la relation avec le enfants.

Beaucoup d'autres choses ont encore été dites qui nous font penser que l'expérience de Jacques Duez concerne tous les animateurs cinéastes mais aussi les enseignants, les animateurs qui veulent secouer les idées reçues. Jacques Duez a accepté de puiser dans sa vidéothèque des images qu'ils nous montrera à la rentrée. Ce sera l'occasion d'échanger des idées, des sensibilités, des méthodes. La date sera annoncée dans le CFAlie à la rentrée.

Daniel DETEMMERMAN

L'ADOLESCENT ET L'IMAGE DE SOI

Rencontre d'un éducateur animateur cinéaste

Daniel CAUCHY est éducateur dans un foyer d'accueil pour adolescent en crise, le Parapet, une des maisons de l'Espérance à Bioul. Son expérience d'animateur cinéaste a débuté en 1988. Cette année-là, l'Espérance prépare un colloque sur la protection de la jeunesse. Différents spécialistes belges et étrangers y sont invités. Comme point de départ pour leurs interventions, il faut leur proposer un questionnement. Pourquoi pas celui des jeunes eux-mêmes ?

Mais comment ?...En vidéo !

Daniel contacte alors le CFA. Le projet prend forme et se réalise avec la collaboration d'Antonio TOLEDO.

Depuis, la vidéo est devenue un outil très investi à l'Espérance, bien au delà de ce qu'ils imaginaient au départ.

Daniel DETEMMERMAN : Qui sont ces jeunes qui vivent au Parapet ?

Daniel CAUCHY : Ce sont des adolescents... »en crise« nous permet de distinguer les problèmes qui les caractérisent de ceux, beaucoup plus lourds, qu'on appelle « chronique » qui relèvent plutôt de la psychiatrie.

Un scénario courant : une famille perturbée, les parents ne savent plus que faire ; depuis trois mois, leur enfant ne va plus à l'école. Les relations sont au point de mettre l'équilibre familial en péril. Événement déclencheur : un vol de mobylette. S'engage alors le processus judiciaire qui mène au placement. Au cours de son séjour, nous nous efforçons alors de construire avec lui un projet qui le mène à son autonomie ou à sa réinsertion familiale.

DDT : comment la vidéo a-t-elle pris place dans cet accueil ?

DC : Lorsque nous avons proposé aux jeunes de réaliser un film pour le colloque, un film qui exprimerait leur vision des choses, leurs questions et leurs attentes, nous avons trouvé une réaction très positive : quinze volontaires ont voulu apporter leurs témoignages, leurs idées et leur participation.

Avec cette équipe issue de trois foyers, nous nous sommes retirés dans un cadre différent, hors des habitudes, pendant quatre jours et tous bien déterminés à en sortir avec les rushes d'un film à montrer au colloque. Il est certain que l'idée d'avoir un public a fort influencé l'engagement de chacun.

... et la réaction au colloque a été très positive. « Nous n'aurions jamais espéré une telle interpellation, si claire, si authentique », c'est ce qu'ont exprimé les quatre intervenants.

Les problèmes de diffusion, comme il s'agissait « d'enfants du juge », ont été contournés.

Ils ont rejoué un itinéraire fictionnalisé tel qu'ils l'ont vécu en s'imposant une forme de censure (pas de gros mots !). Le procureur du Roi a autorisé la diffusion moyennant une

révision acceptable du montage. Ce document a donné un ton au colloque et l'a ouvert à des solutions originales.

Par la suite, le vidéogramme a été primé, comme les suivants d'ailleurs... Cela nous a tous encouragés à recommencer. Nous avons reproduit les « séjours vidéo ».

Dans l'animation, avec Antonio, nous avons adopté un outils... Il a pris une place dans le projet éducatif. Elle est encore restreinte, mais ce qui s'est passé est suffisamment questionnant pour réfléchir aux différents processus qui permettent de travailler sur les représentations de soi... Le théâtre, la photo font aussi partie, aujourd'hui, de nos outils et nous en cherchons d'autres.

DDT : En quoi le travail sur « l'image de soi » des adolescents peut-elle les aider ?

DC : Pour devenir autonome, il faut s'approprier sa vie. Les jeunes ont des morceaux de vie perdus, vides de sens pour eux. La verbalisation leur est inaccessible et les actes parlent à travers eux, de manière insensée. Ils se méfient des entretiens où l'on parle de soi, par peur du rejet ou de l'échec, sans doute. Dans l'activité vidéo, personne ne parle de soi, mais on crée l'histoire d'un personnage à partir d'un thème : « la majorité à 18 ans », « un foyer pour ados », « être placé », « ceux qui s'occupent des jeunes »... et l'on constate que ça leur permet de parler d'eux. Le détour par la fiction permet de créer un personnage pour le charger de tout ce que l'on encaisse et de voir comment il peut se débrouiller, d'imaginer pour lui des difficultés et des solutions. Tout ça prend petit à petit du sens et de la consistance... et puis, à force de jouer ça ensemble, on se connaît mieux.

DDT : Comment procédez-vous dans vos animations vidéo ?

DC : Dans un premier temps, on cherche un thème, et des idées qui s'y rapportent. Après, on cherche des situations qui permettent de visualiser, de faire vivre ce qu'on veut montrer, il faut aussi trouver un fil conducteur entre les éléments disparates. Ça prend une bonne journée. Ensuite, ce sont les nécessités du tournage qui nous dictent l'organisation.

Actuellement, nous disposons d'un mini équipement vidéo. Les jeunes peuvent donc participer au montage qui se fait au foyer. Nous avons toujours un objectif de diffusion. Après le colloque, cela a été une valisette-info sur la majorité à 18 ans diffusée par le SAJ de Dinant (Service d'Aide à la Jeunesse).

Et puis, il y a les festival vidéo. Comme ils s'agit d'enfants du juge, il faut une autorisation qui s'assortit de conditions telles que le brouillages des visages.

DDT : Quel bilan peut-on tirer de l'introduction de la vidéo ?

DC : Un premier point positif, c'est la réorientation du travail vers l'image de soi, une approche bien utile. Ensuite, du côté des jeunes, tous en reparlent, en sont fiers et le montrent. Que dire de plus ? Ils ont bien besoin de valorisation. Nous ne disposons pas encore de moyens rigoureux d'évaluation de cette approche, cela peut faire l'objet d'un mémoire de sociologie. Cela a tout de même amené les jeunes à s'exprimer d'une manière très différentes de leurs habitudes.

La modification des relations éducateurs-adolescents rendue possible lorsqu'on est actif dans un même projet représente quelque chose de très riche. Changer les rôles permet de relativiser les rôles réels. Rejouer en fiction des choses passées agit comme un exorcisme. A

force de rejouer dix fois une scène, une distanciation s'opère, cela redonne une signification aux actes en recherchant le ton juste, en en parlant. Il n'y a pas à être honteux de ce qui n'est plus qu'un épisode joué devant des personnes qui ne jugent pas.

On jouait un jour une scène de vie très douillette. Une maman met son enfant au lit et l'embrasse. Celui qui jouait l'enfant avait eu une existence particulièrement dure et dépourvue de tendresse. Des fous rires l'empêchaient de jouer son rôle. Petit à petit il y est arrivé. Il n'aurait sans doute pas accepté dans un cadre thérapeutique mais ici c'était un jeu, un film. Ce n'était qu'un rôle.

Des jeunes révèlent ainsi des facettes nouvelles de leur personnalité. Certains, bien sûr, refusent de jouer mais ils ne sont pas pour autant exclus. Ils participent pleinement au projet pour la régie, la prise de vue, de son, etc...

DDT : Comment cela se négocie-t-il ?

DC : Pendant le premier jour, on travaille à l'écriture et puis, on se distribue les rôles. Ensuite, on redistribue le travail en petits groupes pour la mise en scène et la préparation. A l'occasion d'une mise en commun des sous-groupes, il y a renégociation sur l'ensemble.

DDT : Quelles sont les principales qualités d'un animateur vidéo ?

DC : Il faut surtout une implication forte dans le projet. Après nos séjours vidéo, nous sommes vraiment épuisés mais contents. Il faut aussi être terriblement à l'écoute de tous les apports ; avoir une écoute vraie et sensible.

Il faut avoir un esprit de synthèse qui puisse mener le groupe à créer des images fortes, rassemblantes et poétiques en reliant les idées. Une grande ouverture est nécessaire, l'absence de censure, ne pas juger ni rejeter. Il faut une écoute inconditionnelle mais il faut aussi poser des limites du point de vue de la forme. Des limites qui s'imposent par la technique et pas par la morale. Ces contraintes ne doivent pas être oppressantes, le matériel actuel est très souple, mais il faut un minimum d'initiation.

DDT : Et l'approche documentaire ?

DC : Nous l'avons moins abordée. Cela dépend surtout du groupe. Pour pouvoir les concerner sur un projet documentaire, il faut que le thème entre dans leurs préoccupations réelles.

DDT : En conclusion ?

DC : C'est un outil très riche, bien indiqué pour une génération qui passe plusieurs heures par jour devant la télé. C'est aussi un premier pas vers l'organisation, la structuration par la parole.

Nous organiserons une projection – rencontre avec Daniel CAUCHY en début d'année prochaine.

Propos recueillis par
Daniel DETEMMERMAN

Psychiatrie : Animateur vidéo et patients

« UN PLAISIR QUE L'ON PARTAGE DANS LA CREATION »

Martine LOMBAERS anime l'atelier vidéo du CODE, le centre occupationnel de jour de l'Equipe, à Anderlecht. Après trois années d'activité, c'est un témoignage très enthousiaste mais lucide qu'elle nous livre sur cette pratique dont nous cherchons à vous cerner la spécificité à travers cette série d'entretien : l'animation vidéo.

CFAlien : le CODE, c'est quoi ?

Martine LOMBAERS : l'Equipe, institution psychiatrique, fonctionne avec plusieurs structures : des structures d'accueil court qui permettent une réinsertion rapide, celles de moyens terme qui visent une réadaptation professionnelle et puis le CODE, en bout de course, lorsqu'il n'est plus possible de poursuivre des visées de réinsertion professionnelle. Le CODE est le lieu où l'on désire maintenir actif dans la cité un citoyen en lui offrant un choix d'activités qui lui permettent d'exister, de dire à son entourage « je ne suis pas rien, je vais le matin à un endroit où je suis attendu, où je suis actif », mais c'est tout à fait occupationnel.

CFAlien : Et l'animation vidéo dans ce contexte ?

M.L. : La particularité du public, c'est que ce sont des patients psychotiques à long terme. Ils sont là parfois depuis dix ans et y resteront. Le premier problème, c'est que nous sommes habitués à travailler en fonction d'objectifs : « où va-t-on ? Pour quel résultat ? » On se fixe un programme. Ici c'est très déconcertant de ne pas pouvoir se dire qu'on a quelque chose à terminer. C'est assez déroutant de démarrer en pensant « j'ai quatre demi-journées par semaine pour faire une activité vidéo avec des patients psychotiques, de la vidéo comme moyen d'expression et de création. » Le groupe est constitué de huit à dix patients qui n'ont pas le même état intellectuel, certains désirent faire des choses plus élaborées, d'autres plus immédiates, leur état physique ou psychique connaît de grandes fluctuations... Cela joue aussi sur la concentration dans l'activité. Une hospitalisation peut à tout moment interrompre pour une durée plus ou moins longue une participation. Enfin, même quand une activité est prévue et que chacun y souscrit, il arrive souvent qu'en fonction de ses problèmes l'un ou l'autre n'ait pas su se lever ou sortir. On n'a pas avec eux de système de contrat explicite avec des contraintes incitatives... Cela n'a pas cours ici. Ils ne participent pas non plus tous de la même manière : certains viennent une ou deux fois par semaine, d'autres, trois, quatre, ou cinq... Certains entrent cinq minutes, d'autres restent.

J'étais partagée entre l'envie d'aller loin avec ceux qui veulent travailler sur des projets construits et celle d'être disponible pour ceux qui veulent utiliser la caméra de manière ponctuelle, directe et expressive. Mais je suis seule avec une caméra ! Alors j'ai réservé une demi-journée à l'expression. Dans ce cas le groupe est ouvert, on ne travaille pas sur des projets à long terme, je suis là, et il y en a qui viennent en disant : « voilà, j'ai une idée de scénario ».

Certains maintenant prennent papier et crayon et pondent un projet de leur côté, ce qui était impossible il y a deux, trois ans. D'autres me demandent : « t'as pas une idée, un journal ? » On fait des recherches à partir de contes, de nouvelles, de proverbes... C'est aussi la demi-journée où l'on improvise, où l'on prend un thème pour faire un jeu d'expression « face caméra ». Pour les aider, on part d'un objet ou de jeux d'entraînement théâtral de quoi être à l'aise face à la caméra. On travaille un personnage à partir du maquillage, ça marche très

bien. Il y en a qui arrivent en disant : j'ai une histoire fantastique à raconter ! » « Bien, mets-toi dans le champ de la caméra, tu racontes ! ». Alors c'est de l'expression pure, on a des choses tout à fait percutantes qui ont été faites de cette façon. La caméra devient vraiment, comme le dit Aflalo (médecin psychiatre du CODE), « le regard de la mère ». De plus, avec moi derrière la caméra, le transfert se fait très fort. Il est arrivé qu'ils s'adressent à la caméra en disant « MAMAN ! » Ces séances d'expression c'est, et ils le savent, une demi-journée par semaine pour tout le monde.

CFAlien : Tu disais « le regard de la mère ».

M.L. : Oui, Aflalo se réfère pour cela aux analyses de Winnicott qui parlait de l'image de soi et de la restructuration et qui disait que l'œil de la caméra, c'est l'œil de la mère... C'est en fait le stade du miroir. Pour les gens psychotiques, c'est très important de pouvoir retrouver leur image.

Donc ça, c'est aussi une règle absolue que j'ai toujours observée : dès que j'ai tourné, je rends l'image c'est-à-dire que l'on restitue immédiatement. Même en fiction, quand on a tourné, on prévoit de visionner les rushes de toute façon. On rentre et on regarde ce qu'on a fait parce qu'il y a ce besoin et l'on s'en rend bien compte.

CFAlien : Quand tu dis « nous, on a l'habitude de travailler par rapport à des objectifs, sur un temps donné... », tu veux dire ?

M.L. : Je veux dire en tant que professionnelle – pendant des années j'ai été indépendante -, j'ai travaillé sur des tournages, des régies, des scénarios ou même sur des projets de formation avec Média Animation. Au départ j'ai un licence en communication sociale. Actuellement je fais la licence en cinéma à l'ULB. Moi, j'ai fonctionné comme ça : sur des objectifs, des échéances. C'est très agréable d'ailleurs. J'ai dû vraiment changer tout à fait. C'est d'ailleurs ce qui a été très difficile pour mes prédécesseurs et c'est très difficile à accepter, surtout dans un système comme la vidéo où il s'agit d'un échelonnement dans le temps. Ce n'est pas comme la poterie ou le processus évolutif est lié à une action répétitive. Les séances d'expression dont je parlais, face caméra, sont plus proches de cette forme d'expression plus immédiate. Mais lorsqu'on travaille sur des projets de fiction qui sont eux datés, cela dure quatre semaines à deux mois.

On réalise en moyenne dix projets de films par an, environ un par mois, on en fait évoluer plusieurs à la fois. Ces projets, ils en sont vraiment porteurs. Ils ont déjà pris la plume au départ, je veux que l'idée vient d'eux, et là les formes sont très variées. Soit c'est un texte qu'ils ont écrit, il y a chez nous un poète, il écrit et me dit : « je voudrais qu'on mette en images ». Il demande l'aide de l'atelier : « j'ai écrit ceci mais je ne sais pas très bien comment on va filmer »... Là on travaille ensemble. Au début, c'était assez difficile mais maintenant ça marche très bien. Pendant une heure, je lis le texte et on travaille sur l'évocation des mots au niveau de l'image. Je laisse vraiment s'exprimer les images qui viennent au niveau de la tête de chacun et lui va piocher.

Puisque c'est son film, c'est lui qui va choisir, exploiter.

C'est un processus qui marche très bien. Ils savent que c'est le film d'Etienne par exemple. Donc chacun va dire, en écoutant ses strophes – c'est magnifique d'ailleurs, c'est du délire total, c'est superbe – « tiens moi, je vois un homme en noir dans la rue... moi ceci... » On dit ce qu'on veut, on note – c'est comique, ils commencent à savoir aussi qu'il y a des choses qu'on ne pourra pas tourner – « ca on s'en fout, on fera le tri après, on y va, on peut y aller ».

C'est un moment d'expression pour tout le monde, pour chacun. Quand on fait le tri, Etienne dit « ça je garde, ça pas »...

Un autre, c'est un chanteur, il a écrit une chanson, « je voudrais qu'on fasse un clip sur ma chanson », même procédé, aide du groupe pour les images. On a construit ensemble une histoire pour mettre sur sa chanson.

D'autres : « je voudrais faire un truc comme Colombo ». Ou encore des choses plus fouillées et on va de plus en plus dans ce sens. Au début il y avait la partie expression et la partie création. Création, c'est à dire mise en forme d'une expression (scénario, création des personnages). Celui dont c'est le projet, c'est implicite, en est le héros. Ça s'est vérifié chaque fois et maintenant je pousse à ce que ce soit précisé comme tel dès le début. Lui choisit ses partenaires, avec leur accord, les costumes, les maquillages, on fait quelques essais de tournage et à partir de ce moment ils s'en remettent à moi. Parce qu'au niveau de la technique, ça ne les branche pas du tout, ces manipulations compliquées. Même pour un professionnel, on ne peut être à la fois chef opérateur, preneur de son, cadreur... On a de toute façon des lacunes. J'ai les miennes. J'essaie cependant de prendre ça à ma charge pour les libérer. Ils aiment donner un coup de main et se sentent investis dans le fait de savoir brancher les projecteurs, les bouger. Et c'est important, je demande vraiment que ce ne soit pas moi qui fasse tout, mais au moment de tourner, c'est moi qui choisis la grosseur des plans parce que c'est important que moi je m'investisse aussi. C'est leur film, c'est le mien aussi. On partage vraiment une notion de création. Ça je trouve important, c'est mon plaisir aussi et c'est le leur. Il ne faut pas que ce soit leur truc et que nous, on ait un regard extérieur assez froid.

CFAlien : Tu animes seule ?

M.L. : On travaille à deux. Moi c'est la partie vidéo et j'ai une collègue attachée au CODE. S'il y a un problème – on a déjà eu quelqu'un qui a une crise sur un tournage – on n'arrête pas l'atelier, elle s'en occupe. Comme je ne suis là que quatre demi-journées, cette complémentarité est bien utile, elle s'occupe du suivi entre l'institution et les patients.

CFAlien : Peut-on vraiment travailler en animation vidéo dans un cadre purement occupationnel ?

M.L. : Pour nous, c'est perturbant, c'est difficile à admettre, il faut s'y mettre à fond. Il y a une sorte de parenthèse au moment de l'atelier. Même le gars qui nourrit des idées de suicide, je lui dis « maintenant tu ne te suicides plus, c'est fini jusqu'à 4h30 ! » Ils acceptent ça de moi, je sais que ce n'est pas un temps très long, je peux le faire pendant deux heures. J'exige des choses d'eux et après, je coupe la caméra et c'est fini. Donc ce moment existe dans la journée. Il n'y a pas qu'à mon atelier, il y en a d'autres, mais en vidéo, c'est peut-être plus fort parce que, quand on tourne, on tourne ! En poterie, s'il interrompt son truc, ça n'implique personne d'autre, chez nous, le projet de fiction dépend de chacun. Je n'ai encore eu qu'une fois un problème avec une personne qui n'a pas pu continuer – peut-être une erreur d'évaluation au départ. On a un participant, un grand obsessionnel du renvoi. Tout le temps. J'ai réussi à l'avoir pour un film, il est venu je mettais la caméra en route : il n'en parlait plus, je coupais la caméra, ça lui reprenait. Un autre, le plus jeune, un fan de l'atelier, trente ans. Il attend que j'arrive, sinon il ne fait rien, il tourne et fume ses cigarettes... Dès que j'arrive, il est en haut et il participe à fond. Mais c'est pas pour ça qu'il va être mieux le lendemain. C'est le moment même, c'est fascinant mais aussi très fatigant, on s'investit quoi !

Le Festival Vidéo-psy de Lorquin (France) a été décentralisé à Bruxelles au printemps 1992. Martine Lombaers y a présenté des films du CODE. Cette manifestation regroupe en général des spécialistes – psychiatres, animateurs...

Des patients du CODE l'ont accompagnée, c'était un événement et une révélation. Cette diffusion publique et l'intérêt marqué par les spectateurs pour leur démarche leur ont procuré un intense bonheur. Ceci est à l'origine de la conviction de Martine Lombaers de développer les possibilités de diffusion de ces productions. Sa rencontre, à cette occasion, avec d'autres animateurs vidéo en psychiatrie confirme l'importance pour les patients de diffuser mais aussi pour les animateurs de se rencontrer, voire même de s'associer pour sortir de leur isolement et nourrir une réflexion sur cette pratique. Pour professionnaliser ce mode d'intervention ?

C'est en tout cas, selon Martine Lombaers, un métier qui fait appel à de nombreuses compétences même s'il permet de s'amuser en travaillant : il faut savoir gérer un groupe, connaître le fonctionnement de l'expression, être à l'écoute de chacun et puis avoir une maîtrise suffisante d'une diversité de techniques, du scénario au montage, qui constituent les métiers du cinéma. Et continuer d'évoluer soi-même comme évolue le groupe dans ses exigences et sa créativité, son expression.

Propos recueillis par
Daniel DETEMMERMAN

ANIMATION VIDEO DOCUMENTAIRE : 1 + 1 = 3

1+1=3, tel est le titre du vidéogramme produit dans le cadre de l'atelier vidéo documentaire de l'Oranger en 1993.

Tout a commencé en décembre 1991. Quand l'Oranger s'engage avec sept autres organisations de terrain dans un partenariat pour une formation vidéo co-animée par le CFA et le GSARA. Ces huit partenaires ont en commun de mener une action de terrain avec des jeunes marqués par l'exclusion.

Ils avaient aussi, chacun à sa manière, entrepris un projet d'atelier vidéo révélateur de riches potentialités mais décevants dans leur aboutissement. Cela leur a fait prendre la mesure de l'importance de la maîtrise du processus tant sur le plan de la vidéo que sur celui de l'animation d'un groupe qui a pour support spécifique la réalisation d'un film.

L'idée de base était donc de réunir des animateurs issus de ces huit organisations pour concevoir un plan de formation à partir de la mise en commun de leurs expériences qui puisse mener, dans des organisations, à un atelier vidéo satisfaisant jusque dans la finalisation de son projet de film.

C'est Marie-Pierre DESPRET qui, pour l'Oranger, s'est embarquée dans cette formation au long cours dont le programme s'est structuré sur deux ans en fonction de la demande et des nécessités du terrain des animateurs.

Son expérience nous a semblé significative tant par la qualité de la forme que par le regard nouveau que porte le film sur un thème souvent traité : les jeunes issus de l'immigration.

C'est qu'ils sont ici, à travers la réalisation de leur projet vidéo, témoins de leur propre évolution. Un sevrage progressif des clichés au fil d'une recherche documentaire. Une trajectoire qui optimise les objectifs d'une animation vidéo : une expérience significative pour le groupe, un produit qui communique.

CFAlien : Comment es-tu devenue animatrice vidéo ?

Marie-Pierre DESPRET : Je crois que le fait d'avoir une formation d'assistante sociale d'une part, et une formation en arts plastiques d'autre part, a sans doute participé à cela. Je désirais travailler plus sur les matières culturelles et de ne pas être cantonnée dans le social. Et puis il y a eu cette opportunité : l'asbl l'Oranger cherchait quelqu'un pour son projet vidéo. J'ai donc été engagée, mais comme assistante sociale travaillant dans une AMO.

CFAlien : AMO ? Cela signifie ?

M-P D. : = Accompagnement en Milieu Ouvert. La mission confiée par l'Aide à la Jeunesse à l'AMO, c'est d'aider individuellement des jeunes à devenir autonomes, à affronter leurs problèmes scolaires, familiaux etc. C'est une mission de prévention, sur le terrain, en petites infrastructures souples. C'est surtout un mouvement d'opposition au placement, afin de « désinstitutionnaliser », « de déjusticialiser » : le jeune vient et, à tout moment, a le choix de rester ou de partir. C'est ce qui distingue l'AMO d'autres institutions...

J'ai donc été engagée dans le cadre de l'AMO. Mais à un moment donné les tensions se sont révélées entre la fonction sociale de mon statut et l'activité culturelle du projet. Le Fonds d'Impulsion à la Politique de l'Immigration m'a permis de poursuivre l'atelier documentaire dans un statut moins ambigu, mais toujours dans le cadre de l'Oranger. C'est important au niveau d'une réflexion institutionnelle : quel statut permet de mener à bien un projet vidéo ?

Il n'était pas démontré que le cadre « Aide à la Jeunesse » le permettait. Cela sortait des voies classiques du secteur.

CFAlien : Comment as-tu créé un groupe autour du projet vidéo ?

M-P D. : Je ne pouvais pas arriver d'emblée avec un projet vidéo, sans connaître le public. Pendant trois mois, j'ai donc travaillé avec les jeunes (de Molenbeek) au niveau social : sur l'école, la famille, la naturalisation, le service militaire... Très vite, en ce qui concerne des jeunes très fortement marginalisés, j'ai pris conscience que je ne pouvais pas travailler en vidéo. Le fait de faire une vidéo avec un public plus « difficile » (entre guillemets) n'est pas impossible mais nécessiterait une démarche beaucoup plus ponctuelle, avec des infrastructures que n'offre pas l'Oranger. Bref, je ne me sentais pas suffisamment forte pour mener cela comme première expérience.

J'ai donc petit à petit entrevu des jeunes qui étaient en difficulté mais pas complètement déstabilisés. Je me suis plutôt orientée vers ce public-là, en me disant que pour une première réalisation, il fallait des jeunes capables de s'engager pour un projet d'une année.

Une réunion a eu lieu fin octobre/début novembre 92. Et l'idée des jeunes au départ était : « Comment pouvons-nous revaloriser l'image de la jeunesse maghrébine ? »

CFAlien : Comment s'est organisé le travail ?

M-P D. : Les premières rencontres ont été consacrées à une prise de connaissance, les uns des autres. Le groupe devait se souder, se stabiliser : une dizaine de jeunes sont venus ; sur ces dix, sept vont rester et cinq vont réellement s'investir. Un jeune était chômeur mais s'investissait dans les centres de jeunes comme bénévole. Un autre travaillait aussi comme prestataire dans un centre de jeunes. Ils avaient donc des situations un peu marginalisées en terme de travail, mais malgré tout ils avaient envie de faire quelque chose. Les autres étaient étudiants.

Il y eut le projet de la production et de la réalisation d'un film avec un groupe de l'asbl Nanou. Mais les jeunes de l'Oranger venaient avec une thématique bien précise. Finalement la logique fut de former ensemble les deux groupes de jeunes. Ils se sont investis par la suite dans deux réalisations différentes.

Le projet d'un voyage de quinze jours au Maroc dans le cadre d'une délégation de la Communauté française était aussi dans l'air. Après pas mal de tergiversations, finalement on est parti à la mi-avril, en se disant : « bon, le thème du film tourne autour de la double appartenance culturelle, on part au Maroc pour un échange, à la découverte de nos racines. Et pour le reste, on verra ». Les jeunes portaient aussi très fort avec le souhait de représenter leur génération issue de l'immigration. Elle n'a pas bonne réputation là-bas.

Avant de partir, on est allé voir des gens du quartier, des travailleurs sociaux, des parents... pour que les jeunes puissent partir là-bas avec des images d'ici. Cette opération leur a permis d'avoir un discours sur ce qui se passait dans leur propre quartier. Ils se sont vraiment appropriés une parole sur eux-mêmes à ce moment-là, ils ont pu intégrer toute une série de choses en peu de temps.

On est parti au Maroc avec une cassette de 40'. On a eu la chance d'avoir un très très bon groupe d'accueil (lequel avait l'habitude d'organiser des chantiers internationaux). L'une des soirées les plus intéressantes a été celle de la présentation de la cassette. Moi, j'ai choisi de ne pas intervenir du tout. Le groupe d'accueil avait de son côté invité toute une série d'autres jeunes. Il y avait peut-être 80 personnes ; J'ai mesuré à ce moment-là la force que les jeunes de l'Oranger avaient pu acquérir depuis le début : ils parvenaient à parler de manière plus objective de ce qu'ils représentaient. Et ce, en quittant leur problématique individuelle. Ils ont vraiment bien amené leur public à quitter leurs préjugés vis à vis des marocains d'Europe.

Ce qui a été filmé alors, ce sont des moments de débats, de confrontations entre jeunes, les visites sur les sites historiques et les discussions sur place. Et aussi des moments de détente. On voulait garder de la musique, de l'ambiance... Et puis des interviews d'officiels, de représentants de la délégation de la Communauté française, de ministres marocains...

CFAlien : Après le retour du Maroc, le tournage était-il fini ?

M-P D. : Non, on a continué à tourner en Belgique. Mais toujours sans scénario bien précis. On avait bien une idée de ce qu'on voulait dire mais on n'avait pas encore abordé comment on allait procéder. Au total, on s'est retrouvés avec 18 heures de rushes. En mai, j'ai dit « stop, qu'est-ce qu'on fait avec tout ça ? ». Pendant deux mois, on a fait du dérushage. Il y a eu des réunions pour dégager les axes directeurs du film, et surtout un week-end à l'extérieur de Bruxelles. Après des choix douloureux, on est arrivés à choisir 3 à 4 thèmes dans la logique d'un film. Tout le monde a fait de tout, pour le montage il y a eu un roulement, moi me plaçant comme le garant des décisions du groupe. Après une première maquette très discutée, la deuxième a été confrontée à des avis extérieurs. Lors du montage définitif, le fait que des professionnels mettent la touche finale était aussi important pour la diffusion ultérieure du produit.

CFAlien : Qu'est-ce qui a évolué dans ta conception du rôle d'animatrice vidéo ?

M-P D. : Il y a une chose que moi, je n'ai toujours pas très bien réglée : dès le départ, par rapport au groupe, je me suis positionnée comme garante de ce que le projet soit finalisé. J'étais responsable du projet mais, en même temps, je leur ai dit que je ne souhaitais pas être uniquement une animatrice extérieure qui leur renvoie simplement ce qu'elle observe. Je souhaitais participer à l'élaboration du contenu et donner mon avis au même titre que les autres, quitte à voter si on n'était pas d'accord.

Au Maroc, un des jeunes avec lequel j'avais une relation un peu plus conflictuelle, m'a dit : « Tu donnes ton point de vue, mais tu as beaucoup plus de facilités que nous de le défendre et finalement la majorité du groupe te rejoint ». C'était me renvoyer quelque chose d'important.

Sans solution par rapport à cette réflexion, j'ai essayé de compenser cela en étant le relais de tout le monde et en gardant la procédure du vote pour garantir la prise de position de chacun.

Autre difficulté : j'avais dès le départ impliqué les jeunes en les informant au maximum. L'effet pervers de la démarche, c'est que les jeunes demandaient à représenter le groupe dans des contextes inappropriés. L'Oranger n'aurait pas accepté que cela se fasse. Par exemple, au Maroc, à une sociologue qu'on interviewait, j'ai présenté l'institution et j'ai donné l'adresse de l'Oranger.

Les jeunes eux voulaient se mettre en avant et substituaient à l'institution en proposant leur adresse personnelle.

Il ne faudrait pas les entretenir non plus dans l'illusion qu'ils sont devenus des professionnels. Ils ont fait un travail, ils ont mené une action (ils l'ont très bien menée), ils se sont formés mais ils ont intérêt à continuer s'ils veulent se présenter comme maîtrisant la vidéo à titre professionnel.

CFAlien : Comment évalues-tu l'effet de la démarche sur les jeunes ?

M-P D. : Du côté positif, il y a d'abord un aboutissement, une réussite du projet. Connaissant le secteur, on sait que ce n'est pas évident : ils sont souvent confrontés à l'échec, à la déception. Il y a aussi une expérience interpersonnelle importante : il a fallu se positionner personnellement, prendre la mesure de ce qu'on a en commun et des divergences, trouver des procédures de décisions, assumer des frustrations, surmonter des coups durs pour le narcissisme. Le groupe a franchi des portes, il a abordé des gens qu'il n'aurait jamais rencontrés autrement : des personnes qui partagent avec eux une origine et qui ont mené une réflexion à partir de là, des personnalités aussi. Cela les a fait passer à un autre niveau de conscience et de parole déjà très sensible lors du voyage au Maroc.

Aujourd'hui, intégration, immigration, la question est dépassée pour eux, ils veulent prendre la parole sur d'autres thèmes, comme tous les jeunes : l'écologie, la culture... c'est important. Il faudrait voir avec eux surtout.

Et puis, le couronnement d'une diffusion télé, quelle revalorisation des jeunes et de la Maison de Jeunes par rapport aux parents !

Du côté négatif, ils croient peut-être trop que tout est possible maintenant, il faut prendre conscience de ses limites, s'ouvrir aux autres.

CFAlien : Et pour toi le bilan de l'expérience ?

M-P D. : Reporter les acquis de la formation à l'animation vidéo dans l'animation d'un groupe a été très exigeant : il faut s'impliquer dans un processus très construit pour tenir la route avec un groupe. C'est très différent que de travailler seule. On approfondit, on recherche une formulation pour permettre au groupe de maîtriser le projet.

Expliquer les méthodes de travail et les techniques vidéo m'a contraint à progresser moi-même et puis, en situation d'animation, il faut dépasser ses a priori par rapport au matériel. En montant le film avec des professionnels à la fin, nous avons beaucoup appris sur le son, l'image, les raccords, la construction.

Mon souhait serait aujourd'hui d'approfondir les éclairages et surtout de continuer les échanges avec d'autres animateurs cinéastes. On est très isolés sinon, chacun dans son organisation.

Propos recueillis par Daniel
DETEMERMAN et Christian
Janssens

Si « VACANCES JEUNES » et « CINEASTES ET COMEDIENS JUNIORS » M'étaient conté...

A l'arrivée cette maison ressemble à toutes les autres. Une maison de vacances, une maison pour stages comme il y en a tant. Chacun y arrive un peu inquiet, en tout cas la première fois. C'est là que pointent les dernières hésitations : « il n'est peut-être pas trop tard pour plonger dans le coffre de la voiture et me faire tout tout tout petit...

Parce que, franchement, ils ont une drôle de tête les autres !

Je n'ai rien à voir avec eux moi ! Et puis ceux-là qui sont déjà venus, ils savent tout en vidéo. Ils n'auront pas besoin de moi pour s'amuser.

Mais qu'est-ce que je suis venu faire dans cette galère ? Pourquoi moi ?

Puis vient le moment où on ne peut plus reculer. Et a-t-on vraiment envie de reculer finalement ? L'aventurier tout au fond de nous commence à nous démanger...

On franchit la première porte, celle qui grince un peu et qui nous plonge immédiatement dans un autre monde. Celui de ces grandes bâtisses neutres par excellence, qui n'attendent qu'une seule chose, c'est qu'on leur donne vie pendant quelques jours.

C'est là qu'on se sent empreint d'une noble tâche faite sur mesure et qu'on se surprend plus courageux qu'Indiana Jones lui-même. « Puisque je suis là, ils vont tous voir ce dont je suis capable. »

Première chose : choisir sa chambre. Regarder, renifler, fouiller, fouiner et enfin trouver le coin idéal dans lequel on pourra installer son nid, territoire sacré. Ici, on est chez soi : on installe tous les trésors que l'on a emportés et sans lesquels on ne peut survivre. On aménage comme on peut, en fonction du caractère de la pièce, le lieu où, après une journée bien remplie, on laissera nos petites cellules se régénérer pour le lendemain, à l'abri du rythme endiablé, à l'abri des autres, bien au chaud dans sa bulle.

Et voilà ! Tout le monde est installé. Les parents sont déjà loin. Les pincements au cœur s'estompent. Les choses sérieuses peuvent commencer.

C'est à partir d'ici aussi qu'on arrête de tout vous raconter parce qu'il se passe tellement de choses en l'espace de ces quelques jours, parce que ce n'est pas racontable, parce que ça n'appartient qu'à nous !

Mais pas de secret non plus. Si vous passez par là, vous pouvez franchir des portes et avoir quelques impressions sur notre univers...

Vous ouvrez la première de ces portes et vous faites irruption dans une véritable ruche. Ici les idées germent, ça discute ferme. L'imagination a pleins pouvoirs dans un ronron étourdissant. Les murs sont couverts de synopsis, de tableaux de découpages, de dessins des diverses scènes avec une croix représentant la place de la caméra. Certains font des propositions de dénouement, d'autres planchent sur le dialogue d'une scène poignante. Tout cela vous semble un peu ardu et vous continuez votre chemin de peur qu'on vous demande votre avis et que vous soyez embarqué dans cette aventure. Est-ce bien marrant finalement le cinéma ?

Derrière la porte de la plus grande salle, vous vous arrêtez, surpris par des bruits bizarres, comme si on cassait tout de l'autre côté. Alors vous ouvrez délicatement, vous passez discrètement la tête de manière à vous faire remarquer le moins possible.

Et là vous n'en croyez pas vos yeux : Des objets volent dans tous les sens mais ça ne ressemble pas à une scène de ménage ou à une bataille rangée, comme vous l'aviez d'abord pensé. Il ne s'agit ni de porcelaine, ni de casseroles, ni de tartes à la crème. Bien au contraire, ce sont des balles, des quilles, des foulards, des assiettes et des anneaux multicolores qui exécutent une danse un peu bizarre sur une musique rigolote, entre les mains de jongleurs déjà avertis. Et si parfois une quille ou une assiette tombe, c'est parce que vous assistez à une séance d'entraînement et que pendant ces séances on fait des expériences, on essaye des figures ultracompliquées qu'on espère bien maîtriser pour la fin du séjour. Vous refermez alors avec précaution pour ne pas perturber la concentration des artistes.

Un peu plus loin vous êtes attiré par des rires et des bravos. Par la petite vitre de la porte, vous apercevez un groupe assis dans un accoutrement digne du carnaval. Tous les regards sont tournés vers la scène sur laquelle deux personnages improvisent au plus grand plaisir de tous. Ca vous plairait bien de faire du théâtre, mais il faut oser. Plus tard qui sait ?

Une petite porte dérobée, on passerait à côté sans l'apercevoir. Cette porte vous impressionne. Par la serrure fuse une lumière qui paraît surnaturelle. Vous approchez la main de la clenche et vous êtes secoué par une vague de frissons. Non, vous n'ouvrirez pas cette porte ! Vous vous éloignez mais, rien à faire, vous êtes irrémédiablement attiré par cet endroit. N'écoutez que votre courage, vous vous abaissez et jetez un coup d'œil par le trou de cette serrure. Et soudain tout s'éclaire : vous venez de découvrir l'antre des magiciens. Ce lieu mythique où de génération en génération ces êtres aux pouvoirs étranges se transmettent les secrets ancestraux. Comment font-ils pour faire apparaître ou disparaître des foulards, des balles ou des sucres ? Comment diable peuvent-ils bien retrouver la carte que vous avez choisie dans ce gros paquet ? Comment font-ils disparaître ces nœuds dans ces cordes ? Rien ne sert d'espérer, vous ne le saurez jamais : les magiciens ne livrent jamais leurs secrets sous peine de...

Vous en avez assez vu pour ne pas prendre plus de risques et vous repartez sur la pointe des pieds en espérant qu'ils ne vous ont pas entendu !

En faisant le tour de la maison, vous arrivez dans le jardin. Ici des petits bonshommes et des petites bonnes femmes se promènent à plusieurs centimètres du sol en équilibre sur des fûts, des câbles et des monocycles. Ne vous y trompez pas, ça a l'air facile mais essayez donc pour voir...

Un peu plus loin, vous tombez sur une équipe de tournage. Impressionnant ! Le réalisateur vient de crier « Silence on tourne » et vous restez pétrifié osant à peine respirer. Le cameraman approche l'œil du viseur, le preneur de son vérifie le bon positionnement de son micro, les acteurs s'ébrouent une dernière fois. « Moteur ». Le cameraman appuie sur le bouton. « OK, ça tourne ». Les acteurs sont prêts. « Action ». Tout s'arrête pendant quelques secondes, puis soudain les acteurs s'agitent. Ils portent leur costume avec fierté, ils ne sont plus eux-mêmes. Vous ne reconnaissez pas leur voix, ils redisent ce texte que vous avez entendu un peu plus tôt. Mais soudain ce texte qui vous paraissait bien anodin prend toute sa dimension, nourri par les émotions des acteurs.

Autour de la scène tout s'est arrêté, les oiseaux ont suspendu leur chant, le vent s'est soudain apaisé, plus un bruit.

Sauf peut-être au loin, une sorte de grondement très sourd qui se rapproche lentement, comme un bruit de moteur. Oui c'est ça, c'est un avion. « Coupez ! On la refait ! ». Les uns râlent, pour une fois qu'ils ne se sont pas trompés dans leur textes. Les autres éclatent de rire, ils se mordaient déjà les lèvres depuis au moins trois minutes à cause de cette sacrée perruque de la grand-mère qui glisse à chaque fois qu'elle se penche vers l'enfant...

Vous vous éloignez car la faim commence à vous tenailler et il vous semble reconnaître l'odeur des bonnes crêpes d'antan cuisinées avec amour.

Après vous être rassasié, vous repartez errer à travers les couloirs et vous tombez sur une petite pièce dont la porte est ouverte et dans laquelle deux passionnés qui ont oublié l'heure du goûter sont installés devant des appareils bizarres remplis de boutons, et des écrans sur lesquels défilent des images tournées quelques heures plus tôt. Les deux monteurs discutent d'un raccord. Faut-il couper dans le mouvement ou attendre que le mouvement soit fini pour envoyer l'image de la mère qui entre en courant dans la maison ? Vous qui ne savez même pas à quoi servent tous les boutons de votre télécommande à la maison, vous n'insistez pas et vous laissez faire les pros !

Le soir tombé vous repassez devant la grande salle avant de repartir. Toute l'équipe est là assise en cercle. Vous entrez, c'est l'occasion de saluer tout le monde. On vous demande de patienter un peu, juste quelques détails à régler.

Vous vous asseyez dans un coin et vous découvrez la recette de la réussite du séjour. Ici chaque soir petits et grands se retrouvent pour discuter de la journée, évaluer l'avancement des projets dans les différentes disciplines, dire ce qu'ils ont sur le cœur et faire le programme du lendemain.

Et demain ce sera encore une journée bien remplie : répétitions des spectacles de théâtre et de cirque à présenter aux parents et aux amis. Première expérience du trac en perspective. Mais vous n'allez pas partir comme ça ! Venez vous joindre à nous pour un dernier jeu marrant avant de reprendre la route...

Anne VANDERPERRE

Animateurs cinéastes de tous les pays !...

Depuis 2 ans, le CFAlien a régulièrement réservé ses colonnes à des témoignages d'animateurs cinéastes actifs dans différents secteurs. Vos réactions positives nous ont confirmé l'intérêt de promouvoir les échanges d'expériences entre animateurs cinéastes et de les multiplier.

Pour répondre à cette attente, nous préparons pour la rentrée un séminaire de huit après-midi consacrées aux thèmes qui nous préoccupent le plus.

Elles seront suivies de soirées de projections, ce sera l'occasion de mieux connaître la démarche de quelques animateurs cinéastes.

Rendez-vous en octobre.

LE METIER D'ANIMATEUR CINEASTE :

Un rôle, des démarches, des pratiques... Un séminaire ?

La vidéo, le cinéma, comme support d'expression pour les jeunes est pratiqué depuis les années 70. Elle connaît aujourd'hui un développement et une reconnaissance implicite puisqu'elle est de plus en plus souvent associée à des projets éducatifs, pédagogique, thérapeutiques ainsi qu'à des actions dans le domaine de l'immigration.

Que fait l'animateur cinéaste ?

Il gère les conditions dans lesquelles un groupe de non professionnels peut créer un projet de film (ou de vidéo film) qui lui est propre et le réaliser en accomplissant toutes les étapes, de la recherche d'idées à sa diffusion.

Cela implique une initiation au langage et aux techniques de l'audiovisuel, une animation du groupe pour organiser les échanges, la communication, la prise de décision, la répartition des rôles et la programmation des activités afin de finaliser le projet dans les délais prévus.

Il recherche à la fois l'authenticité (le projet de tous et de chacun) et la qualité dans la réalisation du film.

Les avantages de cette approche :

Elle constitue le cadre de projets que peuvent s'approprier les jeunes.

Elle valorise la coopération, la recherche d'un point de vue propre, structuré dans un but de communication et d'ouverture sur les autres.

Elle donne aux participants une vision d'ensemble de tout le processus de production d'un film qui les rend à même d'être plus conscients, exigeants et plus critique comme spectateurs. Parce qu'il est lui-même valorisant, le support est susceptible de créer la motivation nécessaire pour aboutir, laisser une trace tangible qui est si difficile à constituer dans le travail avec les jeunes peu structurés.

Si la réalisation implique un travail sur l'image de soi (1), la diffusion., elle, permet de faire connaître l'autre point de vue et contribue ainsi à la lutte contre les stéréotypes qui constituent souvent une oppression pour ceux qui en font l'objet. (2)

(1) (lire l'entretien avec Daniel Cauchy CFAlie n°49)

(2) (lire l'entretien avec Marie-Pierre Despret CFAlie n°53)

Qui sont les animateurs cinéastes ?

Au centre de ces démarches, on trouve une somme d'individualités qui ont fait le lien entre une compétence en vidéo et une option sociale, culturelle ou éducative.

Ce sont des animateurs socioculturels, des éducateurs d'IMP ou de l'aide à la jeunesse, en milieu ouvert ou en institutions, des enseignants, des animateurs d'institutions psychiatriques, mais aussi des ateliers de production vidéo ou cinéma qui, de plus en plus, collaborent avec ces publics spécifiques.

Ainsi les jeunes deviennent acteurs dans la communication et les médias et nous enrichissent de leur vision de la réalité ou de leurs fictions.

Certains de ces animateurs témoignent d'une expérience de dix ou vingt ans (3), d'autres s'y sont engagés de façon plus récente avec toute l'énergie d'un projet volontaire dont les résultats sont patents.

Ils ont trouvé un support qui permet un travail profond et une relation forte au groupe.

(3) (lire l'entretien avec Jacques Duez CFAlie n°47)

Des pratiques aux questions :

Ils sont de plus en plus nombreux et de plus en plus à même de concilier l'aspect pédagogique et la qualité dans la création.

Tous sont confrontés aux mêmes difficultés : les contraintes de production, la recherche d'un cadre approprié à leurs activités.

Tous se posent les mêmes questions :

- Le processus doit-il primer sur le résultat ?
- Quels critères déontologiques nous donnons-nous ?
- Comment optimiser nos méthodes, les comparer ?
- Comment pouvons-nous mesurer la rentabilité de nos actions ?
- Comment diffuser, faire connaître les productions, toucher le public ?
- Comment insérer professionnellement une pratique qui apparaît dans certains milieux comme trop culturelle et dans d'autres comme trop sociale ?
- Quelle est la spécificité de l'approche selon les publics ?
- Quel contrat établir : *Avec les institutions avec lesquelles nous collaborons ?
*Avec les publics, les participants ?
- Comment sortir de notre isolement, trouver un échange sur nos pratiques, valoriser ce que nous faisons ?
- Quel est le rôle de l'animateur ?

*Un formateur qui enseigne des techniques et qui se cantonne par la suite à être le premier témoin des créations des jeunes ?

- *Un catalyseur de l'expression qui structure la communication d'un groupe, l'aide à lui donner une forme, le pousse à aller au maximum de ses possibilités ?
- *Un réalisateur qui met en forme les projets des participants ?
- *Un complice dans la création ? Un guide dans une recherche artistique ?
- Quel est le rôle social et culturel de notre action ?
- Comment lui donner plus de rayonnement ?

Si les animateurs cinéastes ont toujours mis en avant l'expression et la création des jeunes, l'attitude qui consiste à présenter les résultats comme l'œuvre des seuls jeunes crée une situation fautive : elle ne rend pas compte de l'intervention de l'animateur. Sans lui, l'expression par la vidéo et le cinéma n'est accessible qu'à une élite de jeunes et ne dépasse que rarement la reproduction de clichés à laquelle mène la seule recherche d'appropriation du langage audiovisuel. Pouvoir dégager le point de vue propre à un groupe particulier de jeunes suppose une démarche d'animation qui implique à la fois un professionnalisme dans l'approche pédagogique, une écoute active, une sensibilité artistique et une maîtrise du scénario et de la réalisation.

Ce rôle, cette compétence particulière devraient être mieux reconnus et balisés pour permettre l'évolution et le développement d'une spécialité qui implique une certaine abnégation dans son œuvre.

En lui rendant une gratification méritée sur le plan social et culturel, cette reconnaissance lui permettrait de mieux développer toutes les potentialités d'une activité qui s'avère riche sur le plan du dialogue démocratique entre les groupes particuliers et la société.

En tant qu'animateur, ce pédagogue-réalisateur recherche l'authenticité de l'expression des jeunes. En tant que cinéaste, il recherche la qualité de la communication avec le public. Se fondant sur une conviction profonde de la valeur de la parole des jeunes, il œuvre à faire fonctionner les échanges au sein du groupe pour approfondir sa réflexion ; celui-ci dépassant les idées premières, construit son propre discours et peut ainsi intervenir dans le concert des voix qui influencent l'évolution de la société et de sa culture. L'animateur apporte ses soins à la fois à l'accouchement d'un film et à celui d'une pensée. Il s'agit que l'un et l'autre appartiennent autant au groupe qu'à chacun.

Comment s'y reconnaître en tant qu'animateur en se préservant de la manipulation ? Telle est la question fondamentale que nous devons nous poser. Elle ne demande pas une réponse définitive mais elle doit être en permanence ouverte pour échapper à une forme pernicieuse d'endoctrinement et réaliser pleinement une œuvre culturelle pour la démocratie.

Des questions à l'idée d'un séminaire

Que les pratiques inspirent aux animateurs des questions est plutôt un signe de santé. Que chacun soit isolé pour y répondre n'est sans doute pas la façon la plus dynamique de progresser et de réaliser les potentialités de l'énergie et du savoir-faire des animateurs cinéastes.

De ces progrès dépendent à la fois leur insertion professionnelle et leurs conditions de travail (l'investissement des organisations dans les ateliers).

« De quoi pouvons-nous nous revendiquer ? », me demandait un animateur cinéaste autodidacte qui exerce dans un IMP où il finance lui-même ses activités.

Faut-il s'organiser collectivement pour donner plus de rayonnement à notre action, de quelle manière et pour quoi ?

Pour la réflexion sur les méthodes, la déontologie ?... Cela nous procurerait des références dont nous pourrions nous revendiquer.

Pour la diffusion des productions ? Cela nous permettrait de donner plus d'impact à la parole des groupes avec lesquels nous travaillons...

Pour d'autres choses ?

Autant de possibilités que permettent d'entrevoir nos rencontres autour de thèmes de réflexion et des projections. Celles-ci nous donneront l'occasion de mieux faire état des démarches d'animateurs cinéastes.

Décloisonner les secteurs

Comme nous l'avons vu plus haut, les animateurs cinéastes se rencontrent dans les différents secteurs jeunesse, éducation permanente, santé, enseignement, immigration, etc...

Pour avoir collaboré avec ces différents types d'organisations pour réaliser des animations ou pour la formation d'animateurs cinéastes, nous savons que, globalement, les mêmes principes sont d'applications. Les échanges sont donc possibles entre les acteurs de ces différents secteurs.

Ils sont souhaitables dans la mesure où, selon le public, des aspects spécifiques sont mis en évidence.

En psychiatrie par exemple, l'image de soi, le rôle symbolique de la caméra, les implications psychologiques de l'activité font l'objet d'une réflexion approfondie. (4)

(4) (lire l'entretien avec Martine Lombaers, CFAlien n°51)

Dans l'enseignement se posent davantage les questions des acquis de chacun ; s'ils sont vérifiables et utilisables. Dans le secteur jeunesse, c'est à la capacité de communiquer et de s'organiser en groupe – savoir prendre la parole et écouter celles des autres – que les animateurs portent leurs soins.

Les ateliers de production ont plus d'expérience de la diffusion et du contact avec le public.

Ces différentes facettes sont présentes dans toutes les activités, quel que soit le public ou le secteur. L'échange des expériences est donc de nature à renforcer la formation des animateurs – cinéastes et leur capacité à gérer des problèmes spécifiques selon les projets, les groupes, les individualités qui les composent.

Daniel DETEMMERMAN